

PIERRE LUCCIN

DU MÊME AUTEUR

La Taupe. Gallimard, 1943.

Jacinthe. Éditions du Griffon d'or, 1946.

Le marin en smoking. Gallimard, 1946.

Pierillot. Delmas, 1946.

La colère des albatros. Delmas, 1947.

Les voyages de Jean l'Aventure. H. Lanson, 1947.

La confession impossible

ROMAN



finitude

2007

à Rose Angevin.
P.L.

J'attends le coup de grâce. Je suis sans pitié pour mon équipage. Mon égoïsme demeure aussi égal qu'au premier jour, ce jour où je connus Rose Angevin... Quelques-uns de mes chefs savent que je suis un assassin. Dans leur esprit, le marin l'emporte sur l'homme. Il faut vaincre, vaincre à tout prix. La guerre fait rage. Les sous-marins foisonnent. A cause d'eux, grâce aussi à ce diplôme de Navale, je suis encore libre. Viennent l'armistice et la paix, j'abandonnerai ma passerelle pour quelque prison de chef-lieu. Accusé!... Je ne serai plus commandant. Mais ils ne m'auront pas! S'il le faut, j'irai au-devant de la torpille. Mon Dieu! faites que ce carnage dure encore, le temps d'écrire ce journal,

d'évoquer Rose une dernière fois avant de me délivrer d'elle!

Une image de Madère me hante. Le cimetière portugais, qui surplombe Funchal et sa baie de lumière, garde sous ses cyprès un monument dont le bronze attire. Sur un blanc piédestal se dresse un torse athlétique, gonflé, roidi de muscles. Le ventre saillant disparaît, envahi d'une lave vorace. La tête est rejetée en arrière; le cou se tend démesuré sous les bras sillonnés d'une vie haletante et les doigts crispés, prêts à s'accrocher, semblent maudire ou implorer le ciel éternellement bleu. Ce monument, c'est celui des Français à Funchal. C'est l'agonie, l'enfoncement glauque, inexorable.

Qui se souvient? J'avais oublié, moi aussi. Sans cette escale du *Lynx* à Madère en 1940... Le 3 décembre 1916, devant Funchal, étaient amarrés la canonnière française *Surprise*, le pétrolier *Kanguroo* et le vapeur anglais *Dacia*. En onze minutes, le sous-marin allemand U-38, venant de Cattaro, coula successivement les trois bâtiments, bombardant Funchal et regagna la haute mer. Les rescapés de ce triple naufrage furent rares.

Ce sera bientôt le tour du *Lynx*. Car il faut que je meure. Il m'arrive de rester seul sur la passerelle avec mon timonier. Alors, je ricane. Tous les jours, depuis cinq ans, des milliers d'hommes qui veulent vivre sont tués, et moi, lieutenant de vaisseau Ménestrel,

l'Étrangleur, comme disaient les reporters dans les gazettes juste au-dessous de ma photo, je vis, moi; je marche de bâbord à tribord, je hume à pleins poumons l'air qui fait vivre et je dévore à table. Je veux mourir et je respire! La justice de Dieu ni celle des hommes ne veulent de moi. Et les Allemands ont l'air de se douter que j'ai soif de mourir. Ils me narguent de loin. Ils me ratent si, par hasard, ils me décochent la torpille.

Il y a dix-sept jours, j'ai eu une grande secousse. Le *Lynx* croisait au large des Scilly. Quand, tout à coup, un ronflement... Alerte! Branle-bas! Ils piquaient! Dix, vingt bombardiers! J'en comptais vingt-deux! A quatre torpilles chacun! calculai-je, ce serait bien le diable s'ils te laissaient en vie! Adieu, petite Rose! Ils ressemblaient à de gros poissons volants dans le soleil. Mon cœur sautait de joie. Les officiers regardaient mon œil, qui luisait davantage. Eux sont fixés:

« Avec Ménestrel, on est foutu! »

Flac! Flac! La D.C.A. crachait, la pauvre! Le *Lynx* cravachait la mer de son mieux. Il en faisait donc des feintes, des zigzags! Moi, je pensais à Rose, au colossal appétit de l'océan qui, d'une seconde à l'autre, allait nous happer et d'une avalée nous engloûtir, nous digérer. Et me faire mourir! Glorieuse fin de l'Étrangleur! chanteraient les T.S.F. du monde entier. Ah! Ah!... L'Atlantique, transpercé de torpilles, sifflait. Malgré moi, je rectifiais le tir des autres. Quelles gourdes, ces Allemands!

Je trépisnai de joie soudain. Une bombe tombait en plein sur la plage avant! Si les officiers pouvaient, quand il leur plaît, balancer à la flotte leur Pacha!... Ce fut leur tour de rire. La bombe n'avait pas explosé. Le cabestan, touché, venait de voler en mille morceaux de ferraille, et quelques hommes avec! Et ces idiots, qui, à présent, faisaient demi-tour et s'échappaient comme des bleus!

Je leur criai: «Lâches! Salauds!»

Je leur montrai le poing. L'un d'eux tomba sous les derniers coups de nos canons. L'océan en bouillonna d'aise. Aussitôt, des bras, des jambes, s'agitèrent sur l'eau. Ils appelaient. Mais, d'un signe, j'arrêtai net l'élan du *Lynx*. Et je me mis à vociférer depuis le bastingage, en français, en anglais, en allemand: «Sauds! Chiasse! Crevez donc, puisque vous ne pouvez pas crever les autres!»

Personne jamais ne bronche à bord du *Lynx*.

Et, depuis dix-sept jours, je rôde. Hier, à Dakar, gouverneur en tête, ils sont tous venus serrer la main de Pierre Ménestrel. Deux sous-marins, trois contretorpilleurs, un cuirassé, c'est un tableau de chasse qui en impose!

«Alors, Commandant, quel gibier nous rapportez-vous, cette fois?»

Mais leurs yeux cherchent mes mains. Ils vont jusque derrière mon dos les découvrir. Je parie qu'ils y voient la tête de la petite Rose. Ils entendent craquer

son cou d'oiseau. Moi, je paradais. Je les domine! Ils sont tous plus ou moins chétifs, ces coloniaux. Le soleil les calcine et les femmes les vident. Je les voyais, ceux de Dakar, curieux du moindre tressaillement sur mon visage. Un journal au titre énorme était étalé sur une table. Pourquoi cette seule feuille? Ils l'avaient fait exprès pour m'éprouver: «Le Docteur Petiot et ses quarante cadavres!» Peuh!...

Tant de marins me doivent de flotter entre deux eaux, coincés par des plaques d'acier!

Quelques milliers!

J'écraserais des fourmilières d'hommes que mon cœur n'aurait pas un frisson. Tandis que le souvenir de Rose m'épouvante. Son cou menu, où mes doigts ont laissé leur empreinte, me tient des nuits entières accroché au hublot. Elle m'entraîne, elle me tire! Je n'en puis plus! Assez! Assez! Les imbéciles! Ils s'étonnent que je revienne si souvent victorieux. Ils ne devinent pas que c'est à cause de mon meurtre que je recherche la bataille, les coups, la mort. Je n'ai pas de mérite, ils m'en donnent! Ils me décorent! Ma poitrine s'enrubanne un peu plus à chaque escale. On dirait qu'ils veulent me sauver. Ils s'acharnent sur moi. L'Étrangleur de 1943 devient en 1944 le Corsaire! On me photographie! Dans les journaux le héros remplace l'assassin! On me cite en exemple dans les écoles...

Que penses-tu de tout cela, petite Rose? Toi qui te cramponnes à moi avec tant de force dans ton éternité!

Ils diront aux Assises après la guerre: «Crime passionnel!» Ils te chargeront peut-être pour qu'à leurs yeux je reste pur. A moins qu'ils ne veuillent me punir en empoisonnant ma vie par le remords. Je serais libre. Tu me verrais me pencher vers toi du fond de ton silence! Tu me vois, arrivant, des fleurs fraîches dans cette main qui... Non, les juges n'ont pas de ces habiletés. Ils me veulent heureux et honoré comme un exemple à suivre. Ils oublient ta puissance de morte. Ils sont si sots qu'ils diront même — ils l'affirment déjà — que je recherchais la mort pour éviter la Cour d'assises. Alors que c'est toi qui, irrésistiblement me tires. Dans les profondeurs, j'irai te rejoindre. Rose, te souviens-tu de nos jeux si purs? Si purs, et, cependant, c'est leur goût de mort qui m'a fait te tuer.

Un de mes enseignes, un Corse, un jour, en plein combat, m'a dit:

«Au lieu de risquer ainsi la peau de vos hommes, pourquoi ne vous suicidez-vous pas, Commandant?»

C'était un magnifique athlète, un orgueilleux. J'ai puni ce jeune homme et je l'ai débarqué huit jours après à Casablanca. Je n'aime pas que l'on me manque de respect.

Ces quelques lignes avant la mort sont mon dernier souci, ma dernière chaleur. J'ai besoin d'un peu de paix, Rose, pour te porter et raconter sans trop de peine notre histoire. Tu vas te lever de ma mémoire et je vais te parler. Je suis tout frémissant et ma voix

tremble. La mer flagelle mon hublot. Il fait presque froid dans ma cabine. Mes officiers ont des photographies près de leur couchette. Ce sont des femmes qu'ils oublieront bientôt. Toi, Rose, tu es gravée dans ma chair. Je pourrais modeler ton visage. Tu es éternelle en moi. Ma mère me demandait la nuit de mon crime:

«Mais enfin, pourquoi l'as-tu tuée?»

Et j'avais beau répondre:

«Il le fallait!...»

Elle ne comprenait pas, la pauvre femme. Maintenant, j'ai vécu. J'ai parcouru des milliers et des milliers de milles. J'ai fait mourir des milliers de marins. Leurs femmes les pleurent et me maudissent. J'ai vécu. J'ai retrouvé la mer, les hommes, le courage. Je peux mourir. Tu ne m'auras attendu que quatre mois, petite Rose.



Il y a des êtres marqués par le destin. Mon père, à cause de moi, s'est endetté. Il me voulait ambitieux de sa propre ambition.

«Mon fils!» Avec quel orgueil, il répétait ce mot!

Ce fils unique qui dévorait l'argent de la propriété, vigne par vigne et cep par cep... Mais il revenait enthousiaste de ses collègues, triomphant de Navale! Il était grand, solide, et sa tête, à vingt ans, faisait se retourner hommes et femmes dans la rue. Un colosse, voilà ce que j'étais! Maintenant... Et qui se souvient

de mon front haut, de mon regard? A Navale, on m'appelait Surcouf!

Ruiné, mon père se laissa mourir dans sa campagne. A présent c'est autour de ma mère d'agoniser. Je la vois qui trotte de sa maison jusqu'à l'église et de l'église à sa maison. Les gens se détournent d'elle: elle est la mère d'un criminel. D'autres la flattent: elle est aussi la mère d'un héros. Pauvre maman! En prison, je l'aiderais à vivre. Elle viendrait me voir. Sa main préparerait pour moi des nourritures. Elle embrasserait son fils à travers la grille du judas.

Je l'ai quittée depuis l'âge du collège. Je revenais, je repartais chaque fois plus avide de vivre. Elle se raptait tous les ans un peu plus. Je ne la voyais pas. Les grands fils ne voient jamais leur mère. J'aimais la vie, je buvais, je mangeais. La terre était alors pour moi un jouet ridicule que je trimballais dans mes valises. Aux Galapagos, je fis le pari de plonger dans la mer infestée de requins. Je gagnai mon pari, mais je fus débarqué en arrivant à Brest, deux mois après. «Tête brûlée!» disaient mes officiers. Et demandez à Tréguier, de Coutances, à Le Bihan (Le Bihan qui n'était alors qu'une bleusaille comme moi), à Moracchini, de La Croisette, à tous, demandez-leur comment Surcouf, aux quatre coins du monde, faisait sauter les jeunes filles!

J'aimais leur peau: c'était du cuir qui sentait bon, qui fondait sous la main.

A Fort-de-France, Coraline revenait de la plage le dos givré de sel. Je le léchais pour le plaisir de retrouver la mer, et j'aimais Coraline. La vie terrible que je menais alors! Mais je me tenais droit. C'était l'époque où j'allais souvent, jambes écartées, m'installer à l'étrave. J'aurais pu toucher la mer avec la main. Les embruns me lavaient. C'était bon. Je revenais trempé, content de moi, du commandant, du monde entier! Mon âme n'était pas recroquevillée comme à présent. Elle était lisse. Je ne soupçonnais même pas qu'elle existât, tant j'étais vigoureux, clair, joyeux de vivre. Tandis que maintenant...

En 1940, après dix mois de guerre, je dus cesser de naviguer. Je venais d'avoir trente-quatre ans. La France était vaincue. Nos bateaux sautaient les uns après les autres. On m'offrit une place de marin dans un port. Je devais classer des documents, leur ôter la poussière. Après huit mois de ce travail, je m'aperçus que j'engraissais. «Le parfait fonctionnaire!» pensai-je. Tous les soirs, je rejoignais des camarades dans un grand café du boulevard des Belges. Bridge, pastis, belote, mandarin! En quittant ces salles chaudes, empuanties de musc humain, je me regardais dans les glaces. Bon Dieu, je blanchissais! J'étirais mes joues flasques. Mes camarades paraissaient satisfaits de leur sort. Un marin à peau blanche, à peau molle!...

Un soir, chez moi, je rentrai ivre. Et je frappai un gamin qui se moquait de moi. J'aurais tout oublié, si,

le matin, je ne m'étais éveillé dans mes vomissures. On me crut fou, sans doute, dans le café situé au rez-de-chaussée de la maison où je vivais. Je m'y précipitai ce matin-là. Il me fallait le Chaix. « Garçon, le Chaix ! »

Les cheveux mêlés, bouffi, mal ficelé dans ma robe de chambre souillée, je dus les effrayer. Ils ne comprenaient pas que j'avais honte, que c'en était fini de ma vie d'archiviste-marin, de leurs apéritifs et de leur bridge ! Je le faisais sonner, ce ventre, devant tous :

« Alors, il n'y aurait que des tripes là-dedans et de la merde ! Parce que... Sac à terre qu'ils disent ! Et grattez-moi tout ce papier ! Classez les cartes ! Additionnez les milles ! Eh bien, Ménestrel démissionne ! Ménestrel retourne chez sa mère ! Plus de bateaux, plus de marins ! »

Le patron me reluquait d'un drôle d'œil. « Toi, mon bonhomme avec ton accent de Bordeaux ou d'Agen, tu peux gueuler et faire le cinglé ! Tu ne partiras pas sans les lâcher ! » Je lui devais dans les deux mille francs.

« Voilà deux mille cinq !... »

J'ai toujours passé pour un énergumène. A midi, j'étais dans le train. Sur mon lit de Marseille, j'avais arrangé ma défroque à galons. Le bel enterrement pour ma logeuse ! Je l'avais bourrée de serviettes et de draps. Et, sous la casquette à dorures, riait un masque grimaçant des Nouvelles-Hébrides !

Tarascon, Sète, Narbonne... La belle France défilait.

J'aime le train, son souffle puissant de lutteur. Certains, que la métempyscose hante, souhaitent devenir souris ou baobab. Moi, je voudrais renaître locomotive ou contre-torpilleur. A Toulouse, dans un compartiment, une dame, brune comme un cigare, me demanda du feu. Je fumai avec elle et, de cigarette en cigarette, nous en vînmes à parler de l'amour. Son mari était prisonnier. Alors... Alors, je répliquai :

« Vous êtes une garce ! »

Et je la souffletai devant les voisins ahuris ! Sur les deux joues ! Et je la tutoyai : « Ça t'apprendra, ma vieille !... »

Il est vrai que je mesure un mètre quatre-vingt-trois centimètres ! Et que les voyageurs autour de moi semblaient plus ou moins « riquiqui » ! Est-ce ma faute si la montre, l'étalage et même le scandale me séduisent ? Les uns sont discrets. Un geste, une pensée, les intimident. Moi... Mon père prétendait dans ses bons jours que les Ménestrel descendaient d'une de ces races conquérantes d'où sortirent les Pizarre et les Cortez !

Au wagon-restaurant, je m'amusai un peu plus tard. Mon vis-à-vis de table — une dame pimpante — tripotait gentiment les ronds de pain dans la corbeille. Quel était le meilleur ? Avec quel plaisir, chaque fois, je m'élançai :

« Garçon, du pain !... »

— Mais, Monsieur...

— Non, cette dame aux ongles rouges a tâté les

morceaux. Ce pain-là n'est pas bon, n'est-ce pas, Madame?...»

Voilà le personnage! Riez, raillez, ricanez même! Je devais vous être présenté avant d'entrer en gare de Bordeaux.



De Bordeaux à Cressac, il y a quelque vingt kilomètres. La route est sinueuse. Elle fait la course avec la Garonne qui coule dans le bas. Pour rien au monde, après plusieurs années d'absence, je n'aurais voulu m'embarquer dans une de ces mécaniques appelées autobus où les gens sont heureux de se respirer aisselles et narines et de postillonner à qui mieux mieux. Je défis ma ceinture et mon col et je partis à la découverte. Un pays natal est toujours neuf. Ici, un cerisier — c'était la saison des cerises — jusque sur le chemin tendait ses bras. Il faisait chaud. Je n'aurais jamais cru que l'herbe fût si verte! «Combien de temps seras-tu, ici, satisfait de toi-même?» me demandais-je. Les nuages étaient beaux. On eût dit des banquises en dérive. Je faisais des projets. En canoë, il devait faire bon sur la Garonne. A la nage, je traverserai le fleuve. Je ferai front au mascaret. C'était lui, là-bas, du côté des collines. J'entendais son bruit de galopade. Il poussait sa crinière d'eau. Des autos me croisaient. De l'une d'elles, partit un pied de nez. Je répondis par

deux! La belle vie! Le beau pays! A Quinsac, au bord de la rivière, on me servit une friture. Je comptai les poissons: il y en avait quatorze! Quatorze coups de dents! L'aubergiste accourut tant je carillonnai sur la carafe! Et je pus enfin calmer mon appétit.

En faisant sonner allègrement mes pas sur le chemin, je calculais que j'avais quelques sous.

«Tu as déjà une mère, une maison, de quoi avoir bien chaud en somme!»

Sans doute, devait-il y avoir aussi chez moi deux ou trois chats ou bien un chien. Que fallait-il de plus pour vivre? Une vache et quelques pieds de vigne! Et demeurer farouchement célibataire. Cela, je le jurais! N'avais-je pas assez roulé ma bosse? Le marin prenait sa retraite, l'homme aussi. J'étais indépendant. Mes goûts seraient modestes. N'avais-je pas tout vu, tout essayé? Nourri de liberté, de solitude, un homme reste fort. Pourvu que je puisse marcher, respirer, aimer un jour, puis l'autre... J'allais faire le bonheur de ma mère. La guerre, qui toujours ravissait les fils à leur maman, cette fois, les leur rendait en France!

Je me voyais déjà frappant à la persienne:

«Madame Ménestrel?... »

Comment moi, si grand, si vaste, suis-je sorti de ce minuscule corps de femme?

A Esconac, je bus et je dormis sur une allée entre deux vignes. A plat ventre dans l'herbe, je pensais que je pourrais aussi acheter une chèvre. Avec l'autre